

que tous les yeux étaient braqués sur sa sacquette, comme si l'or eût relui à travers les planches vermoulues du vieux meuble.

Alore, il déplaça à grand'peine le blutoir à farine, mit le bienheureux sac de cuir sous une pierre de la muraille, masqua l'ouverture qu'il avait faite, et remit le blutoir à sa place.

Cette fois, personne ne le soupçonnerait, les regards les plus indiscrets seraient mis en dérouté.

Cependant on oublia peu à peu ces histoires et l'on cessa de parler des tas d'or qu'il devait avoir enfouis. Aux esprits et aux langues, voyez-vous, il faut toujours du nouveau. Je ne sais plus quel événement survenu dans le voisinage les occupa et fit diversion. Absent du pays à l'époque où le père Gauthier avait fait son héritage, je commençais moi-même à croire que cette succession qui l'aurait fait riche était une fable comme le reste. Lui seul y songeait,—pauvre homme !.....et cela troublait son sommeil de chaque nuit.

\* \* \*

Un jour,—quinze jours après mon entrée à Keriguel,—un dimanche,—oh ! ce jour-là, je me le rappellerai toujours ! il faisait un beau froid, les bords de la rivière étaient gelés ; le père Gautier était sur le pont du moulin, les coudes appuyés sur une vanne que je venais de lever. Il sifflait entre ses dents.

—Jean, me dit-il, je suis content de toi ! Tu fais vivement ta besogne, ça va bien !

Je tendis l'oreille, comme si j'avais mal entendu. C'était, je crois bien, la première parole d'encouragement qu'il m'adressait.

—Il est juste, continua-t-il, que je te reconnaisse ça ! Tu peux aujourd'hui profiter de ta journée pour aller voir tes camarades... si tu en as, des camarades.

Et il se remit à siffler en regardant l'eau qui se précipitait sous la vanne.

Pour moi, je n'eus pas d'autre pensée que de profiter de la liberté qui m'était accordée pour aller voir Pierre Lebras, à Ploubezre. Pierre Lebras était de mon âge, il était parti avec moi pour l'armée, et nous étions revenus ensemble au pays. Enfin, c'était mon seul, ou du moins mon meilleur ami.

—Après ça, mon garçon, reprit le père

Gautier, je veux que tu sois libre. Tu pourras rester au moulin, si ça te plaît. Au fait, ma fille Etiennette vient à Keriguel aujourd'hui avec sa marraine ; on peut avoir quelque chose à faire. Mieux vaut encore que tu restes !

Eh bien ! cette permission presque aussitôt retirée qu'obtenue ne m'eut causé point de contrariété.

C'est pourtant un brave compagnon que Pierre Lebras, et je l'aime depuis mon enfance. Mais ce nom d'Etiennette m'était resté dans l'oreille. La fille du meunier de Keriguel ! .. c'était la première fois que j'en entendais parler.

—Après tout, pensai-je, s'il ne m'en a jamais rien dit, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Taciturne comme je le connais !

Et je restai.

Vous voyez bien qu'il n'y a pas que les femmes à être curieuses.

Les heures passèrent. J'allais du moulin aux pêcheries, de la roue au déversoir : j'arpentai bien cent fois le pont, derrière le père Gautier. Je ne sais pourquoi j'avais mainte question à lui faire au sujet d'Etiennette, sur son âge, sur sa marraine... tout cela me tournait dans la tête. J'arrangeai vingt formules pour une seule question, m'efforçant de lui donner une tournure indifférente. Aucune ne pouvait me satisfaire. Enfin, j'eus honte de moi et je me décidai.

—Père Gautier ! vous ne m'avez pas dit..

Et je m'arrêtai là.

Je le regardai. Il ne m'avait pas entendu et continuait tranquillement à épousseter avec le revers de sa manche son habit de tiretaine bleue.

—Allons ! me dis-je, ce ne sont point mes affaires !

Et j'allai voir la grande roue du moulin ; arrêtée ce jour-là, à cause du dimanche et à laquelle pendaient de longues aiguilles de glace.

Presqu'au même instant Etiennette et sa marraine, quittant le sentier qui côtoie la rivière, apparurent à l'angle du pont.

*A continuer.*